

Antoine Lefranc

CHRONIQUES DU TRAIN - TRAIN QUOTIDIEN



NOUVELLES

éditeur
É
L
P

Chroniques du train-train quotidien

ANTOINE LEFRANC

© ÉLP éditeur, 2013
www.elpediteur.com
elpediteur@yahoo.ca

ISBN : 978-2-923916-77-4

Conception de la couverture: Allan E. Berger
Photographie : Clémence Boudérique, 2013

Polices libres de droit utilisées pour la composition
de cet ouvrage : Linux Libertine et Libération Sans

Cet ouvrage d'ÉLP éditeur est pourvu d'un dispositif de protection par filigrane appelé aussi tatouage (watermark en anglais) et, par conséquent, n'est pas verrouillé par un DRM (Digital Right Management), soit le verrou de protection nécessitant l'ouverture d'un compte Adobe. Cela signifie que vous en êtes le propriétaire et que vous pouvez en disposer sans limite de temps ou sur autant d'appareils (liseuses, tablettes, smartphones) que vous voulez.

Cet ouvrage s'avère néanmoins protégée par le droit d'auteur ; en l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel et à ne pas le diffuser sur les réseaux sociaux ou les sites d'échange de fichiers. Veuillez prendre note que cet avis ne s'applique pas si vous vous procurez cet ouvrage dans un écosystème fermé comme celui du Kindle d'Amazon ou de Kobo.

ÉLP éditeur est une maison d'édition 100% numérique fondée au printemps 2010. Immatriculée au Québec (Canada), ÉLP a toutefois une vocation transatlantique: ses auteurs comme les membres de son comité éditorial proviennent de toute la Francophonie. Pour toute question ou commentaire concernant cet ouvrage, n'hésitez pas à écrire à : elpéditeur@yahoo.ca

PORTRAITS

Mamie Choko

De Coutances à Saint-Lô, le tracé de la voie ferrée suit scrupuleusement le cours d'une rivière qui serpente à travers les champs à cinquante mètres des rails. Quand il la contemple depuis le train, l'ingénieur se félicite que l'homme ait réussi à créer un transport allant plus vite que la rivière. Le poète, lui, se lamente que l'homme ait créé un si bruyant engin qui l'empêche d'entendre le murmure de la rivière.

Je ne suis ni poète, ni ingénieur. Juste affamé. Surtout quand je vois la cargaison de pères Noël en chocolat tassés dans un grand sac Carrefour sur le siège voisin. Peu de choses m'empêchent d'en dévorer un. Mais, hélas, le « peu de choses » désigne une petite mamie les gardant jalousement. Du coup je m'abstiens.

À Coutances, où j'ai pris le train, la gardienne des Pères Noël était déjà installée quand je suis entré dans

l'unique voiture de ce TER Basse Normandie. J'aurais pu prendre place à côté de l'autre passagère de la voiture : le sosie de Nathalie Portman assise au fond à gauche. Mais Nathalie avait un défaut : elle n'existait que dans mon imagination. Défaut éliminatoire. Ce fut donc mamie Choco.

Mamie a l'air encore plus vieille que la rivière que nous continuons de longer. Elle doit savoir le nom de ce cours d'eau. Les vieilles personnes, ça ne sait pas envoyer un mail, mais ça connaît les noms de tous les ruisseaux de la région.

« Excusez-moi madame, connaissez-vous à tout hasard le nom de cette rivière qui serpente là-bas et dont le murmure poétique est étouffé par le bruit chaotique du TER ? »

« Ahhhhh mais certainement jeune homme, il s'agit de la Sienne, c'est une rivière qui se jette dans la Manche, à Régnéville. De nos jours, c'est rare qu'un jeune homme s'intéresse au nom des rivières ! » me répond-elle avec un sourire même pas édenté.

Oui, c'est rare en effet. Mais c'est encore plus rare de nos jours pour un jeune de se trouver dans un coin de France où il n'y a pas de réseau 3G pour envoyer un mail

depuis son téléphone portable. Du coup faut bien s'occuper et parler à ses compagnons de voyage. Et si ça peut me permettre d'obtenir un Père Noël en chocolat...

« Remarquez que mon René, il allait souvent y pêcher, dans l'estuaire de la Sienne. Enfin quand il avait la santé. Car après, il pouvait plus. Ahhhh mon pauvre René, qu'est-ce qu'il en attrapait des poissons ! »

Une vieille personne, c'est un peu comme un barrage. On veut juste une gorgée de renseignements, mais une fois ouvert, c'est un flot continu et irrépressible d'informations qui vous submerge.

J'apprends que René était un homme bon, mais d'un caractère bien trempé. Il savait ce qu'il voulait, et surtout ce qu'il voulait pas. Et il voulait surtout pas écouter les conseils de sa « casse-couilles » de nièce, comme il disait, qui lui conseillait d'arrêter de fumer autant. Ou croire ces « casse-couilles » de médecins lui parlant des méfaits du tabac. Mamie Choco ne m'a pas dit s'il a prêté oreille au « casse-couilles » de croque-mort lors de la mise en bière.

La veuve de René ne s'appesantit pas trop sur le passé. Juste une vingtaine de minutes. Ensuite elle passe au présent. Elle va à Saint-Lô, pour passer le réveillon chez sa fille, le mari de sa fille, leurs trois enfants, et il y aura

également son autre fille et ses deux enfants. J'ai eu droit aux noms de tout le monde mais je n'ai pas tout retenu. Ça n'aura pas d'incidence sur la suite de l'histoire.

« Et vos Père Noël en chocolat, ils ont l'air sacrément bons dites-donc ! C'est pour vos petits enfants ? Ils vont vraiment ingurgiter tout ça ? »

Oui, je n'ai pas de principe. Certains volent des *Game boy* aux enfants, moi je fais de la captation d'héritage. Mais j'ai des circonstances atténuantes : comment résister à l'appel de ces Pères Noël qui m'aguichent avec leurs grands yeux chocolat noir et leur barbe chocolat blanc ? J'ai beau détourner le regard, je les sens qui me fixent depuis leur habitacle de plastique.

« Et bé oui, des vrais petits gloutons vous savez ! Moi, à mon âge, j'avais droit qu'à une orange à Noël, et croyez-moi jeune homme, ça nous suffisait am-ple-ment ! »

Mon estomac vide prend le contrôle de mon imagination en m'envoyant en pensée tout ce qu'on peut faire de bon avec des oranges : canard à l'orange, orangettes, bûche de Noël aux oranges confites... Mamie, pourquoi me torturer ainsi ? Tu n'aurais pas pu me raconter que le Père Noël t'offrait une immangeable poupée en porcelaine ?

Il me faut un Père Noël en chocolat, sinon c'est l'hypoglycémie en guise d'étrennes. Mais je n'utiliserai pas la force contre mamie Choco. Car j'ai des principes. Notamment le principe de précaution, selon lequel je ne dois pas user de la force contre une personne âgée au cas où cette dernière cacherait sous sa laine une ceinture noire de karatéka.

« Vous savez que mon grand-père pêchait aussi dans la Sienne ? Je l'accompagnais souvent pêcher. Il attrapait des super poissons ! Des carpes, des truites, et même parfois des espadons d'eau douce ! Peut-être qu'il a connu votre René. »

Je joue la carte de l'affectif. Peut-être même que mamie va se rappeler vaguement d'un compagnon de pêche de René, et qu'en sa mémoire, elle offrira un Père Noël en chocolat à son descendant.

« Ah non, René, il pêchait toujours tout seul. Il n'aimait pas les autres pêcheurs, il disait que c'était rien que des casses... »

Que des casses-couilles, oui, je commence à comprendre. Mais moi, j'aimerais bien un casse-dalle à la place. Surtout que Mamie prend soin de me décrire ce que je convoite :

« Rendez-vous compte, ces Père Noël, ils viennent de la meilleure boulangerie de Coutances. Parfaitement pralinés. J'espère que mes petits enfants les apprécieront... Mais bon, parfois j'ai l'impression qu'ils ne m'attendent que pour ça, et qu'ils n'en ont rien à faire de me voir. C'est malheureux, vous savez jeune homme, de vivre seule... »

La pauvre mamie. Si j'étais méchant, je lui dirais que si elle leur offrait des *Pokémon*, les petits enfants insisteraient pour que leurs parents aillent chercher mamie en voiture chez elle plutôt que de la laisser prendre le train. Mais si j'aime être taquin, j'aime encore plus m'empiffrer de délectables Pères Noël, surtout que je sais maintenant qu'ils sont les meilleurs de Coutances et sont parfaitement pralinés. Donc je m'abstiens.

Mon estomac gronde. C'est un véritable hurlement de révolte qui emplit la voiture du train. Les moutons l'ont sûrement entendu depuis les champs alentours, et ont dû le confondre avec le cri de la bête de l'Avranchin (la bête du Gévaudan locale). Je préfère ne pas trop m'appesantir sur cette image. Au point où j'en suis, je serais presque disposé à échanger à la bête ma propre jambe contre un bon méchoui.

« Vous semblez avoir faim, jeune homme. »

Mamie n'est pas sourde. Je remercie mon corps d'exprimer ce que mon esprit n'arrive pas à induire. Je souris d'un air gêné stipulant « Ah oui ? Je n'avais pas remarqué. Manger, c'est facultatif chez moi ».

« Tenez, vous êtes un gentil jeune homme, j'ai quelque chose pour vous. »

Et là Mamie extirpe alors du sac Carrefour, coffre-fort de mes espoirs... une demi-baguette de pain.

Jean Valjean a été condamné à cinq ans de bagnage pour avoir volé une miche de pain afin de nourrir sa sœur et ses sept enfants mourant de faim. Si j'avais été un misérable, je me serais estimé heureux d'être en la possession de cet amas de farine cuite. Mais je suis de la génération de l'enfant-roi, et mon papa m'achetait une onctueuse barre chocolatée ET un croissant croustillant quand j'allais au café avec lui. Donc, profonde déception. Heureusement, mon papa m'a également appris la politesse, en plus de m'enseigner ce qu'était l'abondance. Je remercie donc avec affabilité, et mords dans le croûton. Le pain est sec. Et devait déjà l'être à l'époque où le René était encore de ce monde.

Les scientifiques ont établi que n'importe quel pain contient plus de deux cents saveurs différentes. Moi, je

suis plus modeste dans mes assertions et me contente d'établir que le quignon dans ma bouche a beaucoup moins de saveur que n'importe quel Père Noël chocolaté.

Nous arrivons à Saint-Lô. La fin du voyage pour Mamie qui me salue et se lève. La fin de mes espérances chocolatées. Les Pères Noël vont définitivement s'envoler vers d'autres cieux, alors qu'ils auraient été si bien à descendre dans mon système digestif. Sauf que... Sauf qu'après m'avoir salué et souhaité joyeuses fêtes, Mamie est partie avec sa petite valise, mais a, dans sa précipitation pour ne pas rater l'arrêt, oublié d'emporter le gros sac plein de délices. Une éternité de damnation en enfer m'attend si je ne fais rien. Une éternité de damnation, ça peut être très long. Alors j'interpelle la grand-mère. Et lui donne le sac tant convoité. Pourvu que Dieu m'ait regardé. La grand-mère me remercie chaleureusement. Elle a bien raison : sans Père Noël, pas sûr que ses petits enfants se seraient abaissés à lui dire bonjour.

Le train repart. Une passagère entre deux âges s'assoit en face de moi. Après lui avoir dit bonjour, je sors de la poche de mon manteau un petit Père Noël : je n'ai pu résister à l'envie de me servir avant de rendre le sac à la grand-mère. Pourvu que Dieu ne m'ait pas regardé de

trop près. Car une petite éternité de damnation en enfer, ça dure tout de même un certain temps.

Ma bouche va s'ouvrir. Mes glandes salivaires lâcheront tout ce qu'elles ont. Le bonnet du Père Noël va être pulvérisé d'un coup de mâchoire. Dans la voiture, seule la nouvelle arrivante pourra témoigner de cette dégustation synonyme de réconciliation entre mon estomac et le reste de mon enveloppe charnelle. Mais le soupir de satisfaction que je lâcherai après coup fera, à coup sûr, trembler le TER entier.

Ma bouche s'est bien ouverte. Mes glandes salivaires ont bien hydraté ma bouche, mais il n'y a eu ni dégustation synonyme de réconciliation entre mon estomac et le reste de mon enveloppe charnelle, ni soupir de satisfaction faisant trembler le TER. Car le Père Noël s'avère être infect. Un concentré de cacao mélangé avec du gras. Échec total. Je me lève, et m'en vais précipiter le reste du Père Noël dont le sourire me nargue dans le maelstrom de la chasse d'eau des toilettes.

Resté seul, je m'interroge. La mamie a-t-elle sciemment acheté des Père Noël au goût horrible pour apprendre à ses petits enfants trop gâtés que pour Noël, rien ne vaut une bonne orange ? A-t-elle orchestré un plan encore

plus machiavélique, en achetant UN père noël infect qu'elle aurait glissé dans un sac rempli de bons afin d'inculquer au voyageur mal intentionné qui s'en serait emparé que bien mal acquis ne profite jamais ?

Non. Toutes ces hypothèses me font trop peur. Si les mamies deviennent plus machiavéliques que les jeunes générations, rien ne va plus. Je vais simplement conclure qu'à la meilleure boulangerie de Coutances, on confond le cacao avec le cirage.

Pour tromper la faim, je me concentre sur la Sienne qui s'écoule toujours paisiblement, étrangère à mes mésaventures. D'ailleurs ça me donne soif, toute cette eau, et voilà que la nouvelle arrivante déballe maintenant devant moi un sac plein de jus de fruits.

Gladiateur des temps modernes

Idéalement servi en profondeur, l'attaquant de pointe file vers le but. Je l'encourage mentalement de toutes mes forces. Un contrôle du gauche, un crochet du droit, et voilà le défenseur adverse éliminé. Je retiens mon souffle. Seul face au gardien, il tente une frappe enroulée. J'ai tout le temps de la voir filer vers la lucarne gauche du but. Hélas pour l'attaquant, le gardien aussi. L'arrêt est propre. Le dernier rempart de l'équipe capte le ballon sans le relâcher, au grand dam de l'ailier qui était monté en soutien. Une occasion gâchée. À la place de l'attaquant, j'aurais opté pour une frappe de mulet en force dans le soupirail. Vu la position du gardien, c'était tout indiqué. Bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à faire. Quoiqu'il aurait juste suffi pour cela de lâcher le bouton « R » et d'appuyer sur « haut » en même temps que sur « carré ».

C'est dingue à quel point le match sur l'écran rétro-éclairé de la console de mon voisin me fascine. Je suis comme un gros moustique ne pouvant s'arracher de cette source de lumière. Je me passionne plus pour le match de foot qui se déroule sur cet écran de quatre-vingt-quinze millimètres sur cinquante-cinq que pour le paysage de la ligne Avranches-Caen, ou même que pour mon livre *La Condition Humaine*. Malraux doit se retourner dans sa tombe. Un prix Goncourt délaissé pour une partie de foot virtuelle, j'ai des remords. Mais moins que mon voisin qui vient de se prendre un but sur une contre-attaque meurtrière consécutive à une passe interceptée dans l'entrejeu.

Je décide d'apporter du réconfort à mon voisin, qui semble vraiment dépité alors que le coup de sifflet entérinant la fin du match retentit hors des écouteilles de la console. Je pourrais aussi le chambrer, mais vu qu'il fait une tête de plus que moi, je trouve l'option « apporter du réconfort » plus valable. Et puis il a un peu la même tête que Tom Cruise jeune dans *Top Gun* : ça le rend sympathique, en dépit de son air buté.

« J'espère qu'en tant qu'entraîneur vous n'aurez pas de mots trop durs en conférence de presse envers l'atta-

quant qui a raté l'occasion à la soixante-quinzième minute.

— L'avantage quand c'est sur console, c'est que mis à part aux paumes des mains, on ne sent pas la sueur après.

— Non, mais on ne peut pas non plus récupérer le maillot trempé de Messi. »

Il rigole et se présente. Il s'appelle Julien C. Il a dix-sept ans. Il est grand pour son âge. Il est footballeur dans l'équipe jeune du club de l'Union Sportive d'Avranches. Il a, tout compte fait, juste la taille requise pour avoir une place de titulaire dans l'équipe. Il m'apprend que depuis 1990, le club a été renommé *US Avranches Mont-Saint-Michel*. Sans doute pour attirer les investisseurs chinois connaisseurs du patrimoine français. La ville d'Avranches a, de toute façon, toujours compté sur la renommée du proche Mont-Saint-Michel pour exister. Au dix-neuvième siècle déjà, les Parisiens ne visitaient Avranches que pour consulter les manuscrits des moines du Mont exposés dans le musée de la ville et pour se promener dans le jardin botanique, qui offre une vue imprenable sur la baie. Dommage pour cet ancien évêché de la Manche, les touristes filent maintenant directement au

Mont-Saint-Michel grâce à leurs voitures : ils ne prennent plus le temps de s'arrêter à Avranches pour admirer le Mont de loin. Quant aux manuscrits des moines, si de nos jours les gens dédaignent Malraux pour un écran de console, je doute que des pages de latin racornies par le temps attirent les foules.

« Je me rends à Caen parce que lors d'un match avec l'équipe jeune de mon club, j'ai été repéré par un recruteur du Stade Malherbe. Du coup, j'y vais trois jours pour faire un essai. Si je leur plais, je signerai un contrat d'apprentissage. »

Pour décrocher un emploi, le commun des mortels passe des entretiens. Les footballeurs font des essais.

Si un recruteur du SM Caen s'est déplacé jusqu'à Avranches pour voir jouer mon voisin, c'est soit qu'il avait vraiment envie de consulter les manuscrits poussiéreux des moines, soit que j'ai potentiellement à côté de moi le futur ballon d'or.

Une pensée me surprend soudain. Moi qui cherche toujours des exploits à raconter quand je suis en société, je tiens là une occasion en or d'attirer l'attention, voire l'admiration de tous. Mon plan est encore plus simple qu'un schéma d'attaque en 4-4-2. Je dois d'abord réussir à

le convaincre de m'inviter à jouer à un match de foot, un vrai, avec moi. Ensuite, si par chance, il devient celui qu'il rêve d'être, je pourrai briller en société plus tard. Car que l'on soit au PMU d'Avranches ou dans une salle de réception de l'Élysée, déclarer à l'assemblée : « Dans ma jeunesse, j'ai joué avec Julien C., le joueur qui a marqué trois buts contre le Brésil en finale de la coupe du monde 2018 », ça fera son petit effet. Je m'en régale d'avance.

Un footballeur, c'est un peu l'opposé d'un type comme le Dalai-Lama. Si je déclarais « J'ai passé une heure et demie à discuter métaphysique avec Julien C. », quand bien même il serait sacré meilleur joueur du siècle, ça intéresserait autant de monde que si je me vantais d'avoir joué au foot avec le Lama. Cela dit, pour le convaincre de jouer, je dois d'abord discuter avec lui pour m'attirer sa sympathie. Discuter de n'importe quoi, même de métaphysique. Mais je vais plutôt miser sur le foot. Je pense que ça va plus l'intéresser.

« Tu sais, moi aussi, j'ai joué au foot avant, j'ai même marqué une fois trois buts de la tête au cours d'un même match. J'avais dix-sept ans moi aussi. Bon, mes adversaires en avaient neuf. »

Julien rigole de bon cœur. Si j'arrive à jouer contre lui, pas sûr que la différence d'âge entre nous soit à nouveau à mon avantage.

En vérité, je ne pratique pas trop le foot. Je suis plutôt basket, car je ne verse pas trop dans le masochisme : j'ai toujours trouvé étrange que l'on s'impose de jouer à la balle avec les pieds alors qu'il est de notoriété commune que l'on est plus doué des mains. Cela dit, si l'on a inventé ce sport pour permettre aux manchots de combattre à armes égales, alors je trouve ça très noble.

« Et en arrivant, tu vas faire quoi ? Tu vas direct faire un match avec des amis caennais ? Moi ça fait longtemps que j'ai pas joué au foot ! »

Avec un peu de chance, s'il n'a pas perdu trop de neurones à force de taper le ballon de la tête, il va comprendre que je sous-entends que j'aimerais bien taper la balle avec lui.

« Ouah non, tu sais, moi j'ai pas que le foot dans la vie hein ! Je vais d'abord voir ma famille à Caen tu vois ! »

Julien, tu dis que tu n'as pas que le foot dans la vie, mais ton temps libre semble consacré à jouer en jeu vidéo à ce que tu espères être ton futur métier. C'est

certes moins effrayant qu'un étudiant en criminologie qui passerait son temps à jouer au *Cluedo* pour se divertir, mais ça reste navrant.

Je ne vais toutefois pas délivrer ce genre de réplique à ce potentiel grand espoir du foot français, car je suis non seulement toujours impressionné par son physique, mais en plus il incarne un peu pour moi une image romantique, l'image actualisée du gladiateur parti de son village dont il est la fierté pour tenter sa chance dans les grandes arènes de la ville, où il récoltera gloire et félicité. Certes Julien C. ne risque pas la mort en se rendant sur les terrains d'entraînement du SM Caen, mais une blessure plus ou moins sérieuse contractée à l'entraînement enterrerait définitivement sa précieuse carrière. Cependant, le contrat professionnel, le transfert vers un club de renom, puis la sélection en équipe de France sont autant de lauriers qui valent la peine de risquer sa cheville lors d'un contact un peu trop rugueux avec un colosse de ligue 1. Rester à l'US Avranches et intégrer l'équipe première, c'est stagner en quatrième division au lieu d'affronter les stars du ballon rond. C'est être encouragé par tonton et son chien Médor, et non par soixante mille fanatiques qui sont prêts à payer cent-cinquante euros pour assister dans le froid, les beuglements et les fumi-

gènes, à quatre-vingt-dix minutes de spectacle de qualité incertaine. C'est renoncer à avoir sa photo en une de *L'Équipe*, et se contenter de voir apparaître en police 8 son nom mal orthographié dans la composition de l'équipe qui va affronter Alençon, en page 16 du supplément sport de *Dimanche Ouest-France*. Rester à Avranches, c'est gagner entre deux mille cinq cents et trois mille euros par mois, alors que Julien pourrait gagner ça en deux jours, et encore, seulement s'il se contente de devenir simple joueur lambda de ligue 1. Une carrière à Avranches, c'est se promener le dimanche au jardin botanique au bras de l'employée du salon de coiffure du centre ville, au lieu de tromper sa femme top-modèle avec d'autres top-modèles dans les salons privés du Baron à Paris.

Ce programme ne me séduit pas personnellement. Je suis en effet quelqu'un de simple. Je me contenterai fort bien de la partie « top-modèles, salaire mirobolant, et idolâtrie par les fans ». Mais pour accéder à ces avantages, nul besoin d'être champion de football : il me suffit de devenir grand couturier. Ça me paraît plus accessible. Je sais comment coudre un bouton, mais je n'ai jamais réussi à percer les mystères des arcanes du contrôle poitrine.

Julien C., il rêve donc de tout ça. Et je le respecte, car de nos jours peu de gens ont des rêves dans la vie. Moi en ce moment, j'en ai un tout petit, de rêve : jouer contre Julien C. pour pouvoir m'en vanter ensuite. Et je compte bien le réaliser.

Le train arrive en gare de Caen. Après une heure de discussions et débats agités sur : « qui sera Champion d'Espagne ? », « le 4-4-2 est-il préférable au 4-3-3 ? » et autres « Zidane, il était quand même super bon », qui, je n'en doute pas, feront progresser l'humanité, j'arrive à échanger mon numéro de téléphone avec Julien C. Avec du recul, je réalise que je ne me suis jamais donné autant de mal pour obtenir le numéro de quelqu'un. Mais vu que ce numéro me permettra de jouer un match de foot avec lui dans les prochains jours, et que le récit de ce match de foot me permettra dans les salons d'obtenir facilement plein de numéros de plein de gens importants, je considère que le retour sur investissement sera à la hauteur.

Malheureusement, une fois le train arrivé en Gare de Caen, je continue à parler à Julien C. en le regardant dans les yeux, comme doit le faire son entraîneur à la mi-temps, afin d'être sûr qu'il va me proposer ce match, passeport pour la reconnaissance sociale. Et alors que je

descends du train, je loupe la marche entre le train et le quai, mes yeux étant trop occupés à fixer son visage, et m'étale par terre de façon encore plus spectaculaire qu'un joueur de foot simulant une faute commise sur sa pauvre personne. Conséquence : pas de carton jaune pour mon imbécilité, mais une cheville douloureuse, qui, après diagnostic, s'avèrera foulée. Une blessure trop légère pour la faire passer pour une blessure de guerre dans les salons, mais assez sérieuse pour me priver d'une partie de foot avec Julien C. durant son séjour dans la capitale bas-normande. J'aurais toutefois pu être sur le terrain en figurant un poteau, mais j'ai ma dignité.

J'ai ragé pendant plusieurs jours. « Savez-vous que j'ai failli jouer au foot avec Julien C., vous savez, l'homme qui a marqué trois buts contre le Brésil en finale de coupe du monde 2018, mais que je n'ai pas pu à cause d'une cheville foulée ? » est une phrase qui n'intéresse personne. Les gens ne sont pas attirés par le « failli ». Vous n'avez qu'à entendre la différence entre « J'ai gagné un million d'euros » et « J'ai failli gagner un million d'euros ».

Un an a passé depuis cet évènement. Et j'ai digéré. Car quand je lis la page 16 du supplément sport *Ouest-*

France, je peux chaque semaine grâce à mes lunettes apercevoir la mention « Jullien C. » apparaître dans la composition de l'équipe de l'US Avranches. Mis à part peut-être celui du Mont-Saint-Michel, Julien C. n'a donc pas atteint les sommets. Je pourrais peut-être l'aider à briller en société, en devenant moi-même célèbre. Comme ça il pourra draguer l'employée du salon de coiffure d'Avranches en se vantant : « je connais Christophe L., il me regardait jouer à la console dans le train ».

À propos d'Antoine Lefranc

Né à la fin des années 80 et élevé au plus près des embruns maritimes, Antoine Lefranc quitte à regret les rivages bucoliques de Normandie et ses parties de pêche à la crevette pour poursuivre des études en école de commerce. Débarqué à Lyon, il devient entre deux cours de gestion rédacteur en chef adjoint de l'édition du *Petit Paumé*, le célèbre guide humoristique des restaurants et sorties de la capitale des Gaules. Après un séjour de six mois à Shanghai, voyant sa vie d'étudiant toucher à sa fin, il décide de mettre à contribution le temps libre imparti avant de devenir une « grande personne » pour se lancer à corps perdu dans l'écriture. Aujourd'hui Antoine Lefranc porte une somptueuse cravate autour du cou, mais il n'en continue pas moins d'écrire (et de fouler le sable des plages normandes) dès que l'occasion se présente.

oOo

Les voyages ferroviaires, ces heures passées assis à croiser les doigts pour que le compagnon de voyage ne soit pas trop encombrant ni envahissant, sont souvent d'un ennui mortel. Mais parfois l'insolite s'immisce dans la routine du voyage, transformant ce qui aurait pu être un simple déplacement en une aventure extraordinaire. Aussi chacune des treize nouvelles des Chroniques du train-train quotidien correspond à un voyage où le narrateur trompe l'ennui au moyen d'interactions avec des voyageurs hauts en couleur. Enfants insupportables, sosie du Che Guevara, accro au sandwich Sodebo,

tous permettent de transformer un trajet bêtement normal en aventure anormalement bête sous le signe de l'humour. C'est également l'occasion pour l'auteur d'aborder avec légèreté des thèmes sociétaux sans jamais perdre le fil du divertissement.

Dans ces Chroniques du train-train quotidien, l'auteur énonce cet aphorisme : « Le bonheur du voyageur ferroviaire se définit en creux. Il désire juste l'absence d'éléments perturbateurs, rien de plus. Le voyageur est un bouddhiste qui s'ignore. » Et c'est pourtant l'aptitude incomparable d'Antoine Lefranc à trahir cet aphorisme qui va déclencher le tout de notre bonheur de lecture. Faire l'ordinaire devenir extraordinaire juste en le regardant autrement... tel est ce qui nous arrive ici, à chaque nouvelle, à chaque page.